

me à Londres d'ailleurs une "Bourse aux chats"! Elle se trouve dans une rue avoisinant le faubourg du Temple. Entrez dans la boutique poussez une double porte : vous êtes dans une vaste chambre où des légions de chats de toute couleur de tout poil, de toute grosseur, vont, viennent, sautent, miaulent.

On vend là des chats, comme ailleurs des chiens ou des oiseaux. Mais ce ne sont point les concierges au cœur sensible, les vieilles demoiselles ou les poètes qui sont les clients de ce marché clandestin : ce sont — horreur ! — des corroyeurs, des mégissiers, des gantiers qui viennent s'approvisionner céans. On dit qu'il y vient mêmes des cuisiniers — double horreur ! — lesque's, pour des prix variant de 10

à 20 cents, emportent de quoi alimenter leurs casseroles peu scrupuleuses.

En Angleterre, c'est pis encore : une statistique, dit un journal, établirait qu'il se consomme annuellement à Londres 5000 tonnes de viande de chat !

Nous voulons croire qu'il n'en est rien. Aussi bien le chat que nous aimons n'est ni le vagabond dont la silhouette se profile par les nuits de lune, aux pentes des toits bleus, ni l'animal de luxe dont un vétérinaire spécial surveille anxieusement la dentition : c'est l'humble chat du foyer, souple et silencieux, qui dort en rond contre vos pieds, les soirs d'hiver ou, les jours orageux, livre à vos doigts la douceur de sa fourrure toute crépitante d'étingel'es.

